sitaudis.fr

Anne-Marie Morice - Guy Debord et la Taverne des Révoltés (2026) par Jacques Barbaut, les parutions, l'actualité poétique sur Sitaudis.fr

7–9 minutes

« Pour en revenir à Aubervilliers, ce que les copains m'ont raconté, quand ils sont revenus, c'est qu'ils avaient jeté une bouteille à la mer, c'est-à-dire dans le canal d'Aubervilliers. Ce fut l'acte fondateur de l'I. L. »

Jean-Michel Mension, *La Tribu*

*

Soit une bande de très jeunes gens, pour certains mineurs, traînant, au début des années 1950, dans l'orbite d'Isidore Isou, dans les cafés et caves de Saint-Germain-des-Prés. Les lettristes, c'est ainsi qu'ils se nomment, entre joutes intellectuelles et frasques artistiques, perpétuent la mémoire des écoliers libertins médiévaux, *« amateurs de bons vins, curieux, bagarreurs et érudits jusqu'à l'ivresse totale »*.

Parmi ceux-ci, un dénommé Jean-Louis Brau, fils de Louis, ancien résistant et chevalier de la Légion d'honneur, communiste et franc-maçon — Jean-Louis est par ailleurs le filleul de Charles Tillon, député communiste et maire d'Aubervilliers de 1944 à 1953. La famille Brau habite dans le centre-ville d'Aubervilliers, ville autrefois maraîchère, devenue industrielle au début du XX^{e} s., un laboratoire social exceptionnel qui *« s'est peuplé au fur et à mesure des immigrations économiques ou politiques, de familles de cultures hétérogènes : italienne, maghrébine, est-européenne, portugaise, espagnole ».*

Un autre d'entre eux, Guy Debord, issu de « la bonne société » de Cannes, est un énorme lecteur, de Villiers de L'Isle Adam, d'Arthur Cravan comme de Jacques Prévert, admirateur de François Villon comme du marquis de Sade ; lors du Festival 1951, il assiste à la projection du premier film lettriste, l'improbable *Traité de bave et d'éternité* d'Isidore Isou, fondé sur une non-adéquation entre sons et images.

Dès lors, tout est en place pour une rencontre magnétique : Brau, enfant de la banlieue, va servir de passeur, d'initiateur, à un univers aux antipodes aussi bien des tapis rouges et des plages des Alpes-Maritimes que des établissements germanopratins de la rive gauche.

Il faut dès lors imaginer des petites bandes enivrées, au départ du 6e arrondissement, lors de longues déambulations trois heures durant au gré des aimantations — les fameuses « dérives psychogéographiques » —, zigzaguant le plus souvent *in pedibus,* lecteurs de Malcolm Lowry et admirateurs du Consul, plus rarement en bus — en direction du nord-est, déjà à la recherche du *dark passage.*

Reconstitution des itinéraires effectués qui passent, selon les inspirations, par la place de la République, l'Hôtel du Nord et le pont tournant popularisés par Eugène Dabit, la gare de l'Est, la rotonde, construite par l'architecte utopiste Claude-Nicolas Ledoux, de la place Stalingrad — courbe du métro aérien en surplomb —, le port de fret du bassin de la Villette, un bras de canal avec marchandises et chalands, une architecture de grues, de silos et de cuves, les abattoirs de la Villette (immortalisés par les photographies d'Élie Lotar, dont la plus célèbre montre des pieds de veau alignés contre un mur noir, reproduites dans la revue de Bataille, *Documents,* en 1929), possiblement devant le 104 rue d'Aubervilliers, « point tragique », siège des pompes funèbres municipales de Paris et garage à corbillards, toutes « curiosités » et trouées du dix-neuvième arrondissement — « *un pays plutôt qu'un arrondissement…,* selon Léon-Paul Fargue, *C'est un quartier pur, à la fois riche et serré, ennemi de Dieu et du snobisme* » —, la petite ceinture ferroviaire, enfin la « zone », les traces du remblai des fortifs, un espace où vivent les biffins, qui y trient leur butin…

Une fois à Aubervilliers à la réputation exécrable, c'est le quartier dit de la Petite Espagne qui attire le groupe. Ce quartier qui, après 1937, vit l'arrivée d'une deuxième vague d'immigration — celle des républicains espagnols vaincus, la plupart anarchistes ou communistes, qui fuyaient l'avancée militaire des troupes fascistes —, propose son paysage de cheminées et d'usines pour tout horizon, ses relents acres de soufre et de suie, lequel quartier, au début des années 50, ne connaît ni électricité ni gaz, ni eau courante ou tout-à-l'égout, un labyrinthe de masures et de baraquements en planches qui regroupent des travailleurs de l'industrie lourde et de la chimie, tous ceux qui œuvrent dans les entrepôts, les fabriques et firmes voisines — cartons et papiers, vernis et solvants, métallurgie…

Avec *« ce territoire ingrat à la nature souvent confuse »,* c'est, pour la plupart des jeunes gens, la découverte des classes laborieuses, du prolétariat, de la misère, des taudis, des bidonvilles, des inégalités et de l'injustice, mais aussi de la lutte des classes, de la fierté ouvrière, de la débrouille, de la camaraderie et de la convivialité.

La fête, le vin, l'ivresse partagée, la « beauté de situation », les états de conscience modifiée, des moments rares entre grâce et transe (le *duende* espagnol), les bals clandestins, les guitares de fortune, le jeu — les jeux de cartes, de dés, *el juego de la rana* —, les bagarres et le marché noir, ce sera un modeste café d'ouvriers qui les symbolisera le mieux, *Chez Paco,* dit aussi « la Taverne des Révoltés », à la pointe la plus septentrionale de la Plaine Saint-

Denis, rue Henri-Murger prolongée, autant dire un établissement échoué sur un terrain vague où campent occasionnellement des Gitans, et qui ferme chaque jour à 3 heures du matin.

Debord, qui désire très vite s'émanciper de son aîné Isou, fonde avec ses amis un mouvement dissident, et ce sera désormais l'aventure de l'Internationale lettriste (laquelle débouchera sur l'Internationale situationniste dès 1957) dont l'acte fondateur, « la conférence d'Aubervilliers », se tint au bord du canal Denis (les « saint » sont exclus du vocabulaire des lettristes), soit la rédaction d'un court document daté du 7 décembre 1952 – signé Jean-Louis Brau, Guy-Ernest Debord, Serge Berna et Gil J. Wolman –, un programme en 4 points enroulé dans une bouteille, jeté dans le canal, puis récupéré.

Raison pour laquelle Aubervilliers — cité dans nombre de leurs « relevés » scientifiques —, parcouru de préférence la nuit et maintes fois sous la neige, est nommé ici à plusieurs reprises « ville protosituationnniste » ou « ville psychogéographique », soit un endroit condensant poésie, urbanisme (sauvage) et révolution.

Cette geste lettriste, exemplairement reconstituée grâce à de nombreux entretiens menés par Anne-Marie Morice avec Michèle Bernstein, actrice de nombre de ces pérégrinations, comme avec les participants de l'atelier mémoire du club des séniors d'Aubervilliers, rend aussi un hommage appuyé à cette ville singulière qui possède une âme, où vit et travaille l'autrice depuis des décennies — seule ville de France ayant donné le nom de Guy-Debord à l'une de ses voies, en l'occurrence une allée bordant le canal.

C'est enfin, clôturant l'ouvrage, l'évocation de la « ville de culture », avec notamment la création du Théâtre de la Commune, *« premier théâtre de service public de la banlieue ouvrière en Seine-Saint-Denis »,* par Jacques Ralite en 1965, et l'évocation de quelques initiatives (Les Laboratoires, le Musée précaire Albinet…) et artistes, ou « figures » qui vécurent, vivent, travaillent dans la cité périphérique — bordée par Saint-Denis à l'ouest, La Courneuve au nord et Pantin à l'est — et souvent la célébrèrent : Didier Daeninckx, Lulu Larsen, Manuel Joseph, Thomas Hirschhorn…